

CHAPITRE 15

La thèse du Jésus minimal

Dans le prologue de cet ouvrage, j'ai voulu récuser par principe les tentatives modernes visant à distinguer du Jésus-Christ de l'Église un Jésus de l'histoire à l'existence incontestable, débarrassée, comme le suggéraient Renan et désormais de grands noms de l'exégèse, de son appareil d'irrationnel. Ce choix tenait à deux raisons : la première est que ce Jésus désormais minimal est inconnu des historiens, la seconde est que l'Église se refuse à opérer cette distinction, car cela la conduirait à admettre s'être emparée d'un personnage aux contours mal définis, qu'elle aurait progressivement divinisé.

Mais est-il raisonnable de s'arc-bouter sur cette position de principe ? On ne peut ignorer l'argument selon lequel le christianisme doit bien prendre sa source quelque part, mais aussi que l'étude approfondie de certains passages des évangiles permet de repérer, au-delà des récits narratifs de faits impossibles, certaines traces de polémiques qui doivent bien au bout du compte se référer à quelqu'un. Il est donc utile pour clore cet essai d'examiner quelques tentatives ainsi que les éléments de méthode employés pour soutenir cette thèse.

Il faut noter que si l'Église¹ ne veut toujours pas entendre parler à notre époque moderne d'un Jésus historique plausible, forcément débarrassé du décorum de merveilleux qu'elle a patiemment construit et réaffirmé, ses partisans ne répugnent pas à s'emparer du discours tenu par cette école pour s'en servir de preuve de l'existence de Jésus. Il leur suffit alors de s'en tenir aux généralités et d'éviter de décrire plus précisément le personnage. C'est ainsi qu'à

¹ Il s'agit essentiellement de l'Église catholique, car le monde protestant s'est montré bien plus souple et réaliste dans ce domaine, notamment avec Rudolf Bultmann.

longueur d'ouvrages fleurissent les affirmations selon lesquelles « aucun spécialiste sérieux » ou « aucun chercheur » ne nie plus désormais, etc. sans jamais rien dire à propos de la nécessité biologique de l'existence de grands-parents paternels ou de la difficulté à transformer l'eau pure en excellent vin.

Ernest Renan

La première tentative d'importance destinée à toiletter le Jésus de l'Église est celle d'Ernest Renan qui publie en 1863 une « Vie de Jésus », ouvrage qui a rencontré un grand succès auprès du public. Renan est alors un ancien séminariste et il est pour lui hors de question de contester l'existence historique de Jésus. Mais il estime que l'excès de merveilleux n'est pas réaliste et entache gravement le discours tenu. Il est donc nécessaire de séparer la réalité de la légende au moyen d'un minutieux travail de critique historique. Renan entreprend alors d'expurger les textes des dogmes introduits tardivement, ainsi que des adjonctions évidentes. Il en est résulté une première biographie qui, dans le catholicisme conservateur de cette époque, fit scandale au point qu'il y perdit sa chaire au Collège de France pour avoir osé parler de Jésus en évoquant simplement « un homme incomparable ».

Sur le plan de la méthode, Renan n'utilisait comme source que les évangiles et refusait de prendre en compte les textes apocryphes. Il considérait toutefois les textes anciens dont des bribes sont conservées sous forme de citations par les Pères de l'Église. Une de ses conclusions a été de constater que l'Évangile de Jean présentait toutes les caractéristiques d'une composition *de pièces artificielles qui nous présentent les prédications de Jésus comme les dialogues de Platon nous rendent les entretiens de Socrate*. Renan situe la naissance de Jésus à Nazareth et considère que l'idée qu'il soit né à Bethléem est une légende qui répond à une intention théologique. Selon lui, jamais Jésus n'a songé à se faire passer pour une incarnation de Dieu lui-même, idée profondément étrangère à l'esprit juif et qui de plus, est absente des évangiles synoptiques. Le personnage de Jésus est décrit comme un réformateur, pratiquant une morale exaltée, doté d'un tempérament excessif et passionné. Ses activités de thaumaturge et d'exorciste passent au second plan. Renan estime que l'une des idées fondamentales des premiers chrétiens était que la mort de Jésus avait été un sacrifice, remplaçant ceux de l'ancienne Loi. Renan prend également des distances avec les miracles, en particulier ceux opérés contre la nature : *Une observation qui n'a pas été une seule fois démentie nous apprend qu'il n'arrive de miracles que dans les temps et les pays où l'on y croit, devant des personnes*

disposées à y croire. Ces miracles sont pour lui le fait d'une époque, non la preuve de l'intervention divine. Après tout, Hérode Antipas a bien envisagé sérieusement que Jésus puisse être ce Jean Baptiste qu'il vient de faire décapiter.

La réaction de l'Église a été si brutale et si violente que le genre n'a pas prospéré² alors que la thèse de Renan pourrait être résumée ainsi : l'Église a trouvé un sage et en a fait un Dieu, et le Jésus-Christ qui en est résulté des siècles après n'a que peu de ressemblance avec le Iéschoua ben Iosef galiléen qui a arpenté la Palestine au premier siècle. De nombreux exégètes contemporains sont désormais bien plus audacieux que ne l'a été Renan à son époque.

Pierre Nautin

Un bon siècle après Renan, un chercheur français, Pierre Nautin, a voulu reprendre le flambeau en élargissant la problématique par la prise en compte des théories modernes de la formation des évangiles. Cet aspect n'avait pas du tout été envisagé par Renan, car à son époque, la thèse de l'antériorité de Marc et la théorie des deux sources étaient encore toutes récentes et Renan ne les avait donc pas intégrées dans son raisonnement.

Les travaux de Nautin débutent par un constat : le prologue de Luc nous apprend que l'auteur s'est appuyé sur des textes antérieurs, écrits par des prédécesseurs qu'il ne critique pas, mais s'abstient de citer. Selon la théorie des deux sources, il s'agit notamment³ de Marc (Mc) et de la source Q. En comparant ces deux textes, il constate que la proportion de miracles est bien plus importante dans Mc que dans Q. Il y voit un marqueur, car le nombre et le caractère merveilleux des miracles semblent augmenter avec le temps et que les différents auteurs⁴ s'attachent à diviniser davantage Jésus. Nautin en tire la conclusion que Q est probablement un évangile plus primitif et plus ancien que Mc et qu'il a donc toutes les chances d'avoir servi de source aux synoptiques. Il estime que l'auteur de Mc en a eu connaissance et s'en est même partiellement⁵

² Les écrits d'Albert Schweitzer sur la question sont aussi intéressants, mais l'objet est de se limiter au monde catholique. C'est pourquoi j'ai voulu restreindre mon propos en évoquant seulement le cas d'école qu'a constitué la tentative d'Ernest Renan.

³ L'évangile de Luc est aussi celui qui contient la plus grande proportion de versets qui lui sont propres et dont les sources ne sont pas identifiables.

⁴ Pierre Nautin prend aussi le parti de désigner les évangiles par Mt, Mc, Lc et Jn afin d'éviter la confusion entre les textes et les auteurs présumés. C'est pertinent, surtout pour son ouvrage qui s'adresse assez largement à des spécialistes.

⁵ Selon l'auteur, le projet de Marc est de démontrer que Jésus est le Christ au moyen de la

inspiré, alors que Mt et Lc y ont puisé de manière plus conséquente. Nautin entend donc de reconstituer ce document qu'il appelle « évangile primitif », qui aurait disparu et n'a jamais été cité.

Il n'est pas le seul à avoir opéré cette tentative : en 1997, Raymond E. Brown publie *An introduction to the New Testament*. Éd. Double Day – New York, puis le *Jesus seminar*, équipe de deux cents spécialistes, publie *Les cinq évangiles : ce que Jésus a vraiment dit* – Éd. Scribner – New York, le cinquième étant celui de Thomas. L'ouvrage propose une cotation des différentes paroles en fonction de leur degré de probabilité. L'évangile de Jean sort véritablement éreinté de cette opération de *scoring*. Puis James Robinson, Paul Hoffmann et John Kloppenborg proposent une reconstitution en grec de la source Q, traduite et commentée par Frédéric Amsler, un enseignant à la faculté de théologie protestante de Genève, *L'évangile retrouvé*. On peut tenter d'imaginer ce que Renan aurait pu dire s'il avait eu à sa disposition le résultat de ces recherches modernes ainsi que les évangiles de Pierre, de Thomas, les manuscrits de la Mer morte et les écrits gnostiques.

Depuis que Karl Lachmann a démontré en 1835 l'antériorité de Mc, cet évangile est considéré comme une source des deux autres synoptiques, car il est nettement plus court et quasiment contenu dans Mt et Lc. Trois ans après lui, Christian Hermann Weisse, de l'université de Leipzig, formalise la théorie des *deux sources* qui postule que Mt et Lc se sont appuyés sur Mc et sur ce recueil présumé de paroles, dit « Q », composé de 230 versets communs à Mt et Lc mais inconnus de Mc. Cette théorie tranche alors avec la version officielle de l'Église qui a toujours affirmé que Mt était premier et que Mc l'avait résumé. Elle fait désormais figure de théorie standard, enseignée dans les facultés de théologie. Pierre Nautin a voulu la dépasser, considérant que l'évangile primitif (EP) ne se limitait pas à ces 230 versets : selon lui, l'auteur de Mc connaissait cette source et y a discrètement puisé. Il a donc entrepris de rechercher les versets de l'EP présents dans Mc afin de les additionner aux 230 versets de Q. En conséquence, le Mc « brut » en ressort encore plus épuré, et Q plus volumineux puisque s'y ajouteraient alors quelques versets relevant actuellement de la triple tradition.

Enfin, en listant à partir de Lc les versets qui composent Q, Nautin constate qu'ils constituent des chapitres entiers, notamment au sein d'une partie qu'il identifie comme une « grande interpolation ». Puis il remarque que ce même

multiplication des signes opérés ; il fait donc peu de cas des recueils de paroles qui n'appuient pas sa démonstration. Mais on retrouve bien dans Mc quelques passages qui ressemblent à Q.

bloc de versets qui se présentent groupés dans Lc est bien repris dans Mt, mais cette fois opportunément répartis dans différents chapitres en fonction du contexte. Il en conclut que Lc semble bien être plus brut et moins élaboré que Mt, et donc à l'évidence plus ancien. L'ordre des sources synoptiques serait donc Q/EP, proto-Mc, Lc et Mt.

Par bien des aspects, notamment la méthodologie bien expliquée par l'auteur, cette théorie est séduisante. En étudiant la structure des évangiles, en examinant ce qui a pu être ajouté ici et retranché là, selon les intentions de l'auteur, en s'attachant principalement à la structure de chaque texte, aux ruptures identifiées lors des ajouts et en s'aidant marginalement de l'étude des caractéristiques stylistiques, Nautin arrive à reconstituer un évangile primitif plausible et surtout un noyau de quinze dits authentiques de Jésus.

Ce travail très sérieux effectué par un grand nom de l'exégèse chrétienne a été exécuté au prix de nombreuses hypothèses et comporte des faiblesses :

1) Cet évangile primitif est inconnu, même à l'état de citations. C'est un noyau théorique reconstitué des textes connus, alors que Q est au minimum « visible ».

2) Il ne constitue pas un texte homogène et rien n'interdit qu'il soit lui-même composé de documents d'origines différentes. On sait par exemple que les évangiles commencent par un propos plus ou moins développé concernant Jean Baptiste, immédiatement suivi du baptême de Jésus, puis de son départ au désert. Ces épisodes sont plus détaillés dans Lc que dans les autres synoptiques. On s'explique mal alors, si Mc en a eu connaissance, qu'il ait omis de reprendre certains détails concernant le Baptiste ou qu'il ait négligé de nous livrer le récit des tentations au désert. Si selon Nautin, Mc en est déjà à un stade où Jésus n'est plus seulement un homme sage, mais dispose de pouvoirs, on ne s'explique pas pourquoi il ne consacre à l'épisode du désert qu'une poignée de lignes alors qu'il a la possibilité, en recopiant EP, de montrer comment Jésus est tenté par Satan et lui résiste de façon brillante. On est donc plutôt fondé à considérer que c'est Lc qui amplifie le récit de Mc, ce qui nous ramène à la théorie standard.

3) Ainsi que nous l'avons déjà vu, la source Q et donc l'évangile primitif ne comportent pas les épisodes de la Passion et de la résurrection. Il est normal que Nautin, qui est à la recherche des paroles que Jésus a vraiment dites, néglige largement cette partie et se concentre sur les éléments propres à Q. Mais les éléments que constituent la crucifixion et la résurrection ne sont-ils pas les plus fondamentaux pour caractériser Jésus, car ce n'est pas à partir des béatitudes

qu'on a l'habitude d'identifier le personnage ? Faut-il comprendre entre les lignes que le Jésus de Nautin n'est pas l'homme crucifié sous Pilate, sinon comment expliquer que l'évangile primitif n'en parle pas ? Et comment justifie-t-il que Luc s'éloigne brusquement du discours matthéo-marcién une fois le repas pascal terminé, pour suivre une version différente⁶ et peu précise de ces événements ?

4) L'analyse ainsi conduite revient à opérer un tri drastique dans l'ensemble du matériau évangélique : non seulement Jn n'est pas pris en compte, mais des pans entiers des synoptiques doivent désormais être considérés comme des ajouts tardifs à vocation théologique. De fait, Nautin nous propose une liste impressionnante de versets à exclure : la fuite en Égypte ? Une invention de Mt pour caser des références à des prophéties. Le recensement de Quirinius ? Une invention de Lc qui a trouvé le renseignement dans Flavius Josèphe, puisque l'évangile de Lc, selon Nautin, date au mieux de la fin du siècle⁷.

Donc pour Nautin, Jésus a bien existé : c'était un homme sage qui a laissé un fort souvenir et dont témoigne⁸ le Testimonium flavianum dans sa version expurgée. D'ajout en ajout, les rédacteurs des évangiles lui ont construit un statut divin. Dans un premier temps, il a été *adopté* par Dieu. On en voit clairement la trace dans les épisodes du baptême :

Mc : *toi, tu es mon fils bien-aimé, en toi j'ai mis mon bon plaisir.*

Mt : *tu es mon fils, le bien-aimé, en qui j'ai mon bon plaisir.*

Lc : *tu es mon fils, moi aujourd'hui, je t'ai engendré, une reformulation plus élaborée reprise des psaumes (Ps 2) : l'Éternel m'a dit : « tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui »*

Quant à l'évangile de Jn, il choisit d'écarter le baptême et de ne garder que le Saint-Esprit. On mesure que le temps a passé en constatant le désir de Jn de démarquer le mouvement chrétien de la communauté baptiste.

⁶ Les exégètes notent aussi des points de contact avec Jn et l'évangile apocryphe de Pierre.

⁷ Une telle hypothèse laisse rêveur quant à la datation du tome II, les Actes des Apôtres, et les difficultés que poserait alors l'éloignement des sources décrivant les actions de Pierre et Paul.

⁸ Mais cela confirme la fraude puisqu'on ne voit pas pour quelles raisons cet homme sage, attesté par un évangile primitif qui ne connaît pas la Passion, et qui n'a pas revendiqué une quelconque messianité, aurait pu finir condamné par les Romains pour s'être prétendu roi des Juifs.

Ce Jésus ainsi retrouvé, plus Bultmannien que catholique, n'est donc pas né d'une vierge et du Saint-Esprit et a bien évidemment comme tout être humain un père biologique et des grands-parents paternels. Il a aussi des frères et des sœurs, fait attesté sans ambiguïté par les quatre évangiles, Paul, les écrits patristiques, les écrits apocryphes et Flavius Josèphe, nonobstant les objurgations amphigouriques catholiques. S'il a pu à l'occasion opérer quelques guérisons et exorcismes, comme cela se pratiquait fréquemment à son époque, il n'a pas réalisé de miracles contre la nature, ni de résurrections, ni de multiplication des pains. Il n'a pas apaisé les tempêtes, ni marché sur l'eau et ne l'a pas transformée en vin à Cana. Au bout du compte, ce Jésus homme sage ainsi mis à nu est-il bien l'homme crucifié sous Pilate ? Ce n'est pas certain, et quand bien même, que dire alors de sa résurrection sinon évidemment qu'elle n'est qu'un discours ?

À l'arrivée, le Jésus rescapé du massacre opéré sur les évangiles par le chercheur catholique Nautin est-il bien Jésus-Christ ? Voulant prouver Jésus, la thèse de Nautin aboutit paradoxalement à éreinter le discours de l'Église. Dans ses conséquences, sa thèse n'est en définitive pas très éloignée de celle que je vous propose, d'un Jésus-Christ théologique compilé à partir de modules littéraires de souvenirs récupérés ici et là : celui de Jean Baptiste à coup sûr, peut-être celui de Judas de Gamala et de ses fils, un guérisseur itinérant, des magiciens samaritains, des activistes galiléens crucifiés, des candidats à la messianité, le tout refondu et recuisiné avec un concept inventé par Paul d'un Christ Sauveur mi-homme mi-dieu, comme cela se comprenait dans le monde grec pour lequel il écrivait. À l'arrivée, nous avons un Jésus historique plausible, mais qui ne serait donc pas celui de l'Église, dont l'histoire ne sait rien et que personne ne revendique sinon quelques rares chercheurs. Peine perdue.

On peut aussi se demander à quelles conditions il serait possible d'admettre que Jésus peut avoir vécu : tout d'abord que ses aventures soient expurgées des éléments théologiques qui lui interdisent d'avoir eu une vie humaine. Ensuite, qu'on puisse au minimum approcher la version de base des récits qui parlent de lui, à la manière d'un archéologue qui retrouve le motif d'origine sur un objet, après avoir retiré les couches d'enduits et de vernis qui l'avaient recouvert. Enfin, une meilleure compréhension du contexte de l'époque, de l'influence des esséniens, de la place du courant baptiste, du rôle joué par les activistes nazôréens, galiléens et autres sicaires. Il est aujourd'hui difficile d'apprécier ce qu'a pu être l'influence du discours messianique ou apocalyptique, de même que l'attrait de l'époque pour les pratiques magiciennes. Le fait par exemple que Hérode, entendant parler de Jésus, ait pu croire à la résurrection de ce Jean qu'il

vient de faire exécuter, est un élément intéressant sur les croyances de l'époque et sur le fait que l'affirmation d'une résurrection ne constituait pas alors une hypothèse farfelue, en tout cas à en croire Mc 6,16, *Mais Hérode apprenant cela dit : ce Jean que j'ai fait décapiter, c'est lui qui est ressuscité.*

Une chose est sûre : le discours d'arrière-garde tenu par les historiens de l'Église nous éloigne davantage qu'il ne nous rapproche de la thèse documentée de l'existence de Jésus. Qu'il s'agisse des auteurs américains Meier et Brown, ou des français Salamito et Petitfils, nous ne dépassons pas le niveau de la répétition en boucle de la condamnation des mythologues définitivement discrédités ou de l'affirmation selon laquelle les historiens (c'est-à-dire eux-mêmes) ont tranché en faveur de l'existence de Jésus, tout en évitant bien de nous le décrire.

Une nouvelle approche

Peut-on dénier toute historicité au contenu du roman évangélique ? Une étude attentive permet de repérer quelques traces d'histoire, parfois infimes, parfois significatives. On peut citer la référence lucanienne aux Galiléens qui ont posé des problèmes à Pilate. Plus significatives sont les traces laissées par trois grandes polémiques vis-à-vis des Juifs, des baptistes et des Romains.

1) une polémique avec les Juifs

Le fait que Jésus était originaire de la Galilée est l'une des données les plus établies quoique l'information ne figure dans aucun texte profane. À la recherche des occurrences du mot Bethléem, on constate qu'il est cité par Jn : *L'Écriture ne dit-elle pas que c'est de la postérité de David et du village de Bethléem où était David que le Christ doit venir ? (Jn 7,42)*, épisode qui suggère que les origines galiléennes de Jésus sont connues et posent problème puisqu'on attend un Judéen et qu'*il ne surgit pas de prophète en Galilée (Jn 7,52)*. La logique voudrait alors que l'auteur ajoute que, précisément, Jésus est issu de la postérité de David et qu'il est né à Bethléem. Mais il s'en abstient. Comment cela peut-il s'expliquer vu que son évangile est censé être le dernier écrit et que logiquement, l'auteur de Jn dispose de cette information fondamentale qui lui a été fournie par ses prédécesseurs, auteurs de Mt et Lc ? Pourtant, le début de son évangile élude la question de l'enfance puisqu'il préfère évoquer dans son prologue *le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous (Jn 1,14)*.

Donc tout comme Mc, Q et Marcion, Jn n'évoque pas la naissance de Jésus. Il semble ignorer (ou a délibérément choisi d'écarter) les récits de Mt et de Lc.

Mais l'auteur ne peut ignorer que dans le monde juif où Jésus cherche à se faire reconnaître, le fait de se déclarer messie quand on est Galiléen constitue une difficulté sérieuse. On est donc fondé à croire que l'auteur de Jn connaissait cette polémique et en a simplement rendu compte. Ulérieurement, des correcteurs ont estimé utile de compléter Mt et Lc par un épisode concernant la naissance dans le but d'affirmer les origines judéennes et davidiques de Jésus, et aussi pour mettre en évidence sa réalité humaine et réelle face aux critiques des docètes. Ils en ont profité pour introduire l'information relative à une naissance à Bethléem. La conclusion est paradoxalement qu'ils ont surtout réussi à prouver⁹ que le personnage d'origine était bien galiléen. Ce fait était donc gênant et a ainsi toutes les chances de constituer un écho historique réel concernant un Galiléen qui s'était déclaré messie.

2) une polémique avec les baptistes

L'évolution du récit du baptême de Jésus d'un évangile à l'autre est riche d'enseignements. Chacun a en tête que Jean Baptiste apparaît très tôt dans les quatre évangiles, dès le prologue dans Jn. Chez les synoptiques, il est cité avant même la prédication de Jésus. Il convient d'examiner ces textes dans l'ordre probable de leur rédaction :

Mc : l'évangile débute sur les bords du Jourdain avec le personnage de Jean Baptiste qui proclame un baptême de repentir pour la rémission des péchés. *Et il arriva en ces jours-là (que) Jésus vint de Nazareth¹⁰ de Galilée et il fut baptisé dans le Jourdain par Jean. Et aussitôt, remontant de l'eau, il vit les cieux se déchirant et l'Esprit comme une colombe descendre en lui. Et une voix, des cieux : Tu es mon Fils bien aimé, en toi je me suis complu* (Mc1,9-11).

Le récit que Mc nous propose est concis et très clair : Jésus est venu de loin pour recevoir le baptême de Jean. Et c'est *aussitôt*, alors qu'il remonte de l'eau, que survient l'Esprit. À la lecture, on a même l'impression que c'est le baptême de Jean qui a provoqué l'événement et en quelque sorte « activé » le Saint-Esprit. On voit que Jean est investi d'une puissance divine performative puisque son baptême d'eau a la capacité de remettre les péchés. Il s'agit donc d'un

⁹ Ils ont aussi prouvé que les récits de l'enfance de Mt et Lc sont des ajouts postérieurs aux documents qui sont à la source de l'évangile selon Jean.

¹⁰ La précision « de Nazareth » est manifestement un ajout tardif : Matthieu dit « de Galilée » et Luc « Or il arriva ». Le premier évangile ne connaît donc pas Nazareth. La source Q non plus. Dans *Le Diatessaron : de Tatien à Justin*, Boismard indique p. 78 : « en Dial 88,8 comme en Dial 88,3, Justin omet la précision 'de Galilée' (Mt), ou 'de Nazareth de Galilée' (Mc). »

personnage considérable qui présente beaucoup d'affinités avec le prophète Jérémie. C'est sur les éléments de ce récit que s'appuient les conceptions adoptianistes à l'origine de l'hérésie de Paul de Samosate, en 260.

Mt : il reprend le récit de Mc, mais y introduit des restrictions. D'abord, Jean n'appelle plus qu'à un repentir « *repentez-vous, car le royaume des Cieux¹¹ est proche* ». Il n'est plus précisé qu'il administre un baptême qui a la capacité de remettre les péchés. Jésus vient pour être *baptisé par lui* (Jean), mais Mt ajoute alors que Jean *veut s'y opposer* : c'est lui qui a besoin d'être baptisé par Jésus. Le reste est sans changement à ceci près qu'il n'est pas formellement écrit que c'est Jean qui a opéré le baptême. Il est visible que le texte de Mc a été retravaillé de manière à amoindrir le rôle du Baptiste.

Lc : l'évolution du récit est encore plus conséquente. Tout d'abord, Lc ne mentionne pas l'arrivée de Jésus au Jourdain. Il reprend bien la notion de baptême de repentir trouvée dans Mc et que Mt avait supprimée, mais il ne dit pas qui baptise Jésus : *Or il arriva, quand tout le peuple eut été baptisé, et Jésus ayant été baptisé et priant (que) le ciel s'ouvrit et l'Esprit saint descendit sous la forme corporelle comme une colombe sur lui, et il y eut une voix, du ciel : tu es mon Fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré¹²* (une reprise de Ps 2,7). Mais le verset qui précède cet épisode nous apprend que Hérode a déjà enfermé Jean en prison. Jésus a donc bien été baptisé, mais pas par Jean ! De plus, l'Esprit n'apparaît plus lors du baptême, au sortir de l'eau, mais après, alors que Jésus est en prière. Donc la manifestation de l'Esprit est décorrélée du baptême, administré par on ne sait qui. On assiste donc à un nouvel éloignement¹³.

Jn : le Baptiste opère à Béthanie, de l'autre côté du Jourdain. Il voit Jésus venir vers lui et le désigne à son entourage : voyez cet homme dont je vous parlais hier, l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde et qui vient après moi. Jean témoigne de l'arrivée de la colombe, de la descente de l'Esprit saint, du fait que celui-ci est le Fils de Dieu. Mais les deux hommes ne sont jamais en présence l'un de l'autre et il n'est plus question du baptême de Jésus.

¹¹ La notion de royaume « des Cieux » plutôt que « de Dieu » est exclusivement matthéenne et a tout d'un ajout vu qu'on la retrouve dans des strates différentes de son évangile.

¹² C'est une reprise du Ps 2,7 qui signifie que Jésus est institué roi du royaume nouveau, et reçoit l'onction directement par l'Esprit plutôt que par un prophète. C'est dans ces conditions qu'il part au désert et se sentira ensuite investi du pouvoir de prêcher en Galilée.

¹³ Cette constatation n'appuie pas la thèse de Nautin qu'on vient d'examiner d'un évangile « primitif » lucanien.

L'évolution théologique d'un évangile à l'autre est manifeste. Pour Mc, il est clair que Jésus est venu au Jourdain comme tant d'autres pour être baptisé par Jean, puis est parti au désert, c'est-à-dire qu'il a rejoint le mouvement baptiste. Mt tempère, Lc se détache et Jn change de logique. Cette évolution traduit la gêne des premiers chrétiens confrontés à leurs concurrents baptistes : à un moment, il leur a fallu imposer un Jésus plus grand que Jean, un Jésus que les disciples de Jean ont vocation à rejoindre. Sur le plan de l'historicité, cette évolution dans la rédaction des textes démontre qu'à l'origine, un personnage a rejoint¹⁴ le mouvement baptiste puis s'en est émancipé pour suivre une voie propre. D'autres passages font aussi état par la suite de tensions et de frictions avec les *disciples* de Jean Baptiste. Il y a donc bien une réalité historique et des personnages autour de cette affaire.

3) Une polémique avec les Romains

Ainsi qu'on l'a vu de manière détaillée dans le chapitre Cruci-Fiction, le fait que Jésus ait été crucifié par les Romains, très vraisemblablement pour cause de sédition messianique et sous le qualificatif de nazôréen, a posé un problème aux premiers chrétiens. Paul en a eu connaissance et met le fait en avant pour mieux le réfuter, car c'est un objet de *scandale pour les Juifs et folie pour les païens* (1Co 1,23). Il récidive en évoquant le *scandale de la croix* (Ga 5,11). Mais c'est peut-être plutôt vis-à-vis du monde romain que du monde juif que ce supplice infamant posait problème et a rendu nécessaire une évolution des textes, de Mt qui fait crucifier Jésus par les Romains, repris dans Mc, jusqu'à Lc et Jn qui le font crucifier par les Juifs, rejoints par les Actes qui semblent bien aussi attribuer l'exécution et en tout cas l'ensevelissement aux Juifs. Quant à l'apocryphe attribué à Pierre, il montre Jésus condamné par Hérode et crucifié par les Juifs. Les quatre évangiles évoquent tout de suite le souci de Pilate, visible dès sa première question, la seule qui l'intéresse : « *es-tu le roi des Juifs ?* ». Mais la responsabilité évolue : plus on avance dans le temps, plus Jésus est crucifié par les Juifs ou à cause des Juifs. Il est manifestement gênant d'avoir été un nazôréen galiléen, crucifié par les Romains pour cause de sédition messianiste, comme un zélate ou un sicaire. Le discours tend vers la disculpation de Pilate, de plus en plus convaincu de l'innocence de Jésus, et qui finit par livrer un Jésus qu'il sait

¹⁴ Il est possible que l'intention de Jésus ait été avant tout de se faire reconnaître comme messie par ce prophète considéré qu'était Jean, et que, la tentative s'étant avérée infructueuse, il se soit reporté vers Jérusalem avec l'idée de se faire reconnaître cette fois par le peuple. C'est dans ce cadre qu'il se serait alors heurté aux autorités romaines.

innocent à la foule déchaînée, manipulée par le Sanhédrin et les grands prêtres juifs dans un agenda quasi intenable.

Ainsi on retrouve dans les évangiles l'écho de ces trois grandes polémiques relatives à un Galiléen candidat à la messianité, à un homme issu du mouvement baptiste et à un crucifié coupable de sédition messianique. Si ces textes sont bien l'écho d'une réalité historique, une question demeure : toutes ces polémiques ultérieurement groupées autour de Jésus faisaient-elles référence à l'origine au même personnage ?

À ces trois forts indices de l'existence d'un, deux ou trois personnages à l'origine de la légende de Jésus, on peut en ajouter un quatrième : à l'évidence, le discours à propos du messie injustement crucifié a été transmis par la communauté chrétienne de Jérusalem, c'est-à-dire par Jacques le Juste, frère de Jésus, et d'une manière générale par sa famille. Car l'élément le plus assuré, attesté et probant de l'existence historique de Jésus est paradoxalement la certitude qu'ont les historiens de l'existence de « Jacques frère de Jésus », personnage attesté par les quatre évangiles, les Actes des apôtres, les épîtres de Paul, les épîtres catholiques, la littérature patristique, la littérature apocryphe, les historiens chrétiens, Flavius Josèphe et peut-être bien l'archéologie. On peut alors en conclure que le Jésus « minimal » est bien l'homme crucifié sous Pilate pour activité messianique. Mais qu'en est-il des deux autres ? Le crucifié était-il bien galiléen (et son frère Jacques par la même occasion) ? Le baptisé est-il l'un des deux, un autre, ou l'écho de Jean Baptiste lui-même ?

Et qui est donc le guérisseur itinérant et auteur de miracles de plus en plus considérables, auquel Mc accorde une telle importance, repris par Mt et Lc mais inconnu de Jn ? Est-il l'auteur des paraboles rapportées par les synoptiques, que Jn ignore également ? Qui est l'auteur des discours de Q, connus de Mt et Lc mais ignorés de Jn et de Mc ? Comment envisager le Jésus de Jn, qui ne serait pas né d'une vierge à Bethléem, n'aurait pas été baptisé, n'aurait pas prononcé les paroles de Q, n'aurait pas pratiqué les guérisons relatées par les synoptiques ni parlé en paraboles ? Et qui aurait connu d'autres aventures et tenu d'autres discours, tous inconnus des synoptiques ?

C'est donc avec calme et sérénité qu'on peut renvoyer dos à dos les tenants de la thèse mythiste et leurs détracteurs. À l'évidence, le personnage de Jésus-Christ « total » affirmé par l'Église contient, dans une proportion qu'on peut estimer à au moins trois quarts, des éléments mythiques et théologiques, car l'Église a décoré son Jésus-Christ-Dieu de tous les attributs offerts par la panoplie des mythes de l'époque. Mais des preuves indirectes attestent qu'à

l'origine des légendes chrétiennes se trouve un personnage minimal, et à mon avis plusieurs, parmi lesquels figure Jean Baptiste lui-même, et en bonne place.

L'énigme du Nazôréen

De nombreux chercheurs ont récemment travaillé sur le qualificatif apporté à Jésus le Nazaréen/Nazôréen. Mais pour des raisons que l'on peut comprendre, ils répugnent à envisager des hypothèses qui remettraient trop profondément en question le discours de l'Église et en réalité une grande partie de la logique du système. L'étude approfondie des sources peut nous aider à y voir plus clair. Le texte grec nous propose des variantes orthographiques intéressantes : là où nous écrivons la plupart du temps « Nazareth », les manuscrits disent Nazara, Nazaret (avec un tau final) ou Nazareth (avec un thêta final). On trouve même un Nazarath. Et là où nous disons nazaréen, les mêmes manuscrits varient selon la quatrième lettre du mot : nazaréen (alpha), nazoréen (omicron) ou nazôréen (omega). La notation dite Strong reconnaît ainsi trois codes : 3478 (Nazareth et ses dérivés), 3479 (nazaréen avec pour quatrième lettre un alpha) et 3480 (nazôréen avec pour quatrième lettre un oméga) tout en faisant l'impasse sur les attestations avec pour quatrième lettre un omicron¹⁵.

Et donc, aussi étonnant que cela puisse paraître, dans le texte grec, l'expression *Jésus de Nazareth* n'existe pas¹⁶. On peut ainsi constater que :

- 1) quand Jésus parle de lui, il dit nazôraïos (Jn 18,5 ; Jn 18,7 ; Ac 22,8) ;
- 2) pour les autorités et pour ses adversaires, Jésus est toujours¹⁷ un nazôréen ;
- 3) pour Pierre, Jésus est un nazôréen (Ac 2,22 ; Ac 3,6 et Ac 4,10) sauf en Ac 10,38 (voir note ci-dessous). Il en est de même de Paul (Ac 26,9) ;

¹⁵ La question a été à ce point gênante pour les scribes que l'on retrouve dans certains onciaux des versets dans lesquels l'omicron majuscule est surmonté d'un omega minuscule.

¹⁶ À une exception près : en Ac 10,38, Pierre parle de Jésus : ἡσούν τον απο ναζαρεθ, *Jésus, celui de Nazareth*, απο désignant une provenance géographique. Mais le nom normal devrait être : Jésus fils de Joseph, comme on le voit dans Jn 1,45.

¹⁷ Sauf Mc 14,67 « tu étais avec le nazaréen », mais le codex de Bèze dit nazoréen (omicron) en grec et nazoreus en latin. Ce verset est douteux : la péricope du reniement de Pierre est présente dans les quatre évangiles, mais Mt 26,69 dit « Jésus le Galiléen » ce qui montre au passage que les termes sont très proches sinon synonymes, Lc 22,56 dit « tu étais avec lui » et Jn 18,17 dit « n'es-tu pas des disciples de cet homme ? »

4) on retrouve surtout les attestations « nazaréen » dans des récits à l'historicité douteuse : dans la bouche d'un démon (Mc 1,24/Lc 4,34, d'un ange [Mc 16,6] et lors d'une rencontre de Cléophas avec le ressuscité [Lc 24,19] ;

5) en dehors de ces cas, à chaque fois que le terme utilisé est nazaréen (Mc 10,47 ; Mt 21,11), les parallèles ne confirment pas le propos.

L'ensemble narratif offre un discours cohérent : les autorités recherchent *Jésus le nazôréen*. Jésus leur répond : *c'est moi* et endosse ainsi le qualificatif (Jn 18,5-7). Il est crucifié sous cette appellation *Jésus le nazôréen, le roi des Juifs* (Jn 19,19). Selon Paul, Jésus l'interpelle sur le chemin de Damas : *je suis Jésus le nazôréen que tu persécutes* (Ac 22,8). Paul s'explique en ces termes *J'avais cru devoir combattre (...) le nom de Jésus le nazôréen* (Ac 26,9). Et finalement, en Ac 24,5, le même Paul est lui-même accusé par les autorités d'être *un chef de la secte des nazôréens*. Déjà en Ac 6,14, des témoins avaient entendu Étienne parler de *ce Jésus le nazôréen*.

Ce terme de *secte* employé dans les Actes est important : on le retrouve pour signaler la secte des pharisiens (Ac 15,5) et la secte des sadducéens (Ac 5,17). Ce n'est pas sans rappeler le passage de Flavius Josèphe qui décrit les quatre sectes du judaïsme : les sadducéens, les pharisiens, les esséniens et les zélotes, mais qui ignore les baptistes et les chrétiens. Mais avec des baptistes proches des esséniens et les nazôréens de Ac 24,5 proche des zélotes dans l'esprit des Romains, on peut sans difficulté constater une cohérence d'ensemble.

Les éléments évoqués ci-dessus ne relèvent pas d'élucubrations de mythologues. Les travaux de chercheurs chrétiens modernes tels que Justin Taylor¹⁸ et Étienne Nodet, ou François Blanchetière¹⁹ vont dans le sens du Jésus nazôraïos et se montrent critiques sur le verset explicatif Mt 2,23 d'un Joseph s'installant à Nazareth pour satisfaire une prophétie disant *qu'il sera appelé nazôraïos*, rattachement « visiblement artificiel ». Mais ils ne peuvent pas pousser les conclusions assez loin pour les raisons qu'on devine aisément.

Le cas de Paul

C'est un débat qui justifierait des livres entiers à lui seul. Nous connaissons deux Paul : celui qui rédige les épîtres et celui dont il est question dans les Actes des apôtres, du moins dans la seconde partie. Sans reprendre les débats sur

¹⁸ Étienne Nodet et Justin Taylor — Essai sur les origines du christianisme – Cerf 2002

¹⁹ François Blanchetière — Enquête sur les racines juives du mouvement chrétien – Cerf

l'authenticité des lettres et la validité du récit des Actes, on ne peut que constater que les deux ensembles ne sont pas en parfaite harmonie. On retrouve ici la seconde restriction, peut-être la plus forte, qui freine les analyses des chercheurs avant tout chrétiens : ils tiennent pour acquis le scénario et principalement la chronologie de l'Église. Or, comme on l'a évoqué à plusieurs reprises, rien ne nous conduit à accepter le calendrier de la rédaction des textes que l'Église veut nous imposer. Aucun élément archéologique, aucun témoignage historique avant le milieu voire la fin du II^e siècle ne nous oblige à croire que les évangiles sont déjà écrits aux dates qu'elle avance. Nous avons la preuve que les évangiles ont continué à être corrigés et complétés après la fin du IV^e siècle. L'ajout de la finale de Marc, de la péricope de la femme adultère, de la parole célèbre de Jésus sur la croix « *Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* » et tant d'autres exemples prouvent que les évangiles n'ont pas été rédigés au 1^{er} siècle entre les années 65 et 95.

Quant au cas de Paul, il offre un scénario impossible : le Paul des épîtres ne sait rien de Jésus. Il ne connaît pas la date de sa mort pourtant toute récente, il ne sait pas qu'il est né du Saint-Esprit et d'une mère vierge, il ne connaît pas le vocabulaire très particulier de Jésus, il ne cite aucun de ses discours, aucun de ses miracles, aucun de ses enseignements. Son vocabulaire ignore les mots et expressions : disciple, roi d'Israël, roi des Juifs, douze, Pilate, vierge Marie, fils de l'homme, et surtout Jésus de Nazareth. On s'attendrait aussi et surtout à ce qu'il véhicule le message de Jésus puisqu'il prétend en tant qu'apôtre évangéliser les foules en son nom. Au contraire, il nous présente un Christ conceptuel, éthéré, venu sauver l'humanité en général du mal et du péché. Tout cela aurait stupéfié le Galiléen converti au mouvement baptiste. Et par symétrie, les évangiles ne connaissent pas Paul et son activité infatigable. Ils ignorent ses conceptions théologiques et ne reprennent même pas son vocabulaire. En particulier, ils sont chiches des expressions Christ, Jésus-Christ et évangile, ce qui n'est pas rien. Deux explications sont possibles, non exclusives l'une de l'autre : soit Paul ou son école sont très postérieurs aux dates avancées par l'Église, soit la religion proposée par Paul est à l'origine très différente de celle des continuateurs de Jésus, la fusion entre les deux mouvements s'étant réalisée progressivement au II^e siècle et sans doute en milieu romain.

Avec tous ces éléments, il devient possible d'esquisser un scénario un peu plus poussé de la création du christianisme. La question a souvent été posée dans les termes suivants : Jésus fut-il un homme progressivement divinisé ou plutôt un dieu progressivement humanisé ? La réponse est probablement : les deux. Un premier groupe composé de Juifs pieux, issu de la famille de Jésus, a témoigné

d'un homme, Galiléen-nazôréen, candidat à la messianité et donc Christ davidique venu délivrer Israël et crucifié pour ces raisons sous Pilate. Ce groupe qu'on désigne parfois sous le terme de judéo-chrétiens attendait son retour. Mais pour eux, ce Christ attendu n'était pas Dieu, ni fils de Dieu. Il n'était même pas ressuscité. Ce groupe qui était resté parfaitement juif s'est séparé en nazôréens et ébionites, puis s'est délité lentement après la guerre de 70. Un autre groupe de Juifs hellénistes, qu'on pourrait appeler paulinien, croyait à un concept très différent sous la forme d'un Christ-Dieu, sauveur, venu sauver l'humanité du mal. Ce second groupe, qui ne connaissait du Jésus historique que le bref écho laissé par le premier, a récupéré l'ensemble et l'a unifié en une même personne en inventant le discours de la crucifixion-résurrection qui a fait le lien.

De cette confrontation sont sortis trois siècles de polémiques opposant les deux conceptions qui ont conduit à une évolution des textes : ceux qui voulaient avant tout que le Christ Jésus soit un humain ont ajouté les épisodes de sa naissance. Ceux qui voulaient qu'il soit divin ont rendu miraculeuse cette naissance, etc. Il en est résulté un Jésus-Christ tout à la fois homme et dieu, dont les caractéristiques humaines sont teintées de divin et dont la divinité est teintée d'humanité. Il est assez connu que les religions et d'une manière générale les groupes qui ont réussi ont tendance à réécrire leur histoire. C'est pourquoi les textes ont été constamment réécrits et les versions anciennes systématiquement éliminées.

C'est un scénario de ce type qui est sans doute le plus proche du matériau actuellement à notre disposition. Au total, la question initiale : « Jésus a-t-il existé ? » peut se retourner en : « Le personnage historique qui peut être identifié est-il véritablement Jésus ? »